

Mais ceux-ci étaient trop fins pour se laisser prendre à cette confiance qui pouvait être un piège habilement tendu ; ils continuèrent donc à jouer serré.

— Ainsi que vous l'a dit mon ami, reprit Double-Épée, avant une heure il faut que je sois en route. Je ne puis donc traiter qu'au comptant ; vous voilà avertis, messieurs ; toute autre préposition que celle-là serait repoussée par moi avec acharnement.

— Soit, monsieur, reprit l'aventurier, nous ne voyons là rien qui nous étonne ; seulement nous vous ferons observer que probablement nous n'avons pas sur nous la somme que vous exigerez, d'autant plus que nous ignorions complètement de quelle façon nous traiterions avec vous.

— C'est juste, mais alors comment nous arrangerons-nous ?

— Oh ! de la façon la plus simple, n'ayez peur. Si nous tombons d'accord, ainsi que je le suppose, reprit le capitaine, nous expédierons les deux soldats qui sont ici avec vous ; ce sont des soldats, n'est-ce pas ?

— Ce sont des soldats, oui, monsieur ; et, de plus, des hommes de confiance.

— Parfait ! nous les expédierons, dis-je, avec un mot ; l'un chez moi, rue Beautreillis, à l'hôtel de Marbeuf ; l'autre, rue Git-le-cœur, chez M. le marquis de Sabran, mon ami, que je vous présente.

Double-Épée et le comte s'inclinèrent silencieusement.

— Et, reprit le capitaine, ils reviendront accompagnés de votre intendant qui sera porteur de la somme et nous rejoindra ici. Cet arrangement vous convient-il ?

— On ne peut mieux, avec une légère modification, cependant.

— Voyons la modification ?

— Il est inutile qu'ils reviennent ici où ils ne nous retrouveraient pas. Mieux vaut qu'ils se rendent tout droit au Cours la Reine, où, après avoir essayé les chevaux et avoir conclu notre marché, nous les attendrons en nous promenant.

— Eh bien, voilà qui est dit.

En ce moment Boncorbeau entra, s'avança vers Double-Épée, et, après l'avoir salué respectueusement, il se tint immobile devant lui.

— Eh bien ? lui demanda le jeune homme, que me veux-tu ?

— Mon capitaine, répondit le Vaurien, les chevaux ont achevé leur provende, ils n'ont pas laissé un grain d'avoine dans la mangeoire.

— Qu'on leur remette la bride, nous sortons.

Les verres furent vidés une dernière fois. Double-Épée régla le compte de l'aubergiste, donna un généreux pourboire au garçon, car, à cette époque l'habitude du pourboire était déjà depuis longtemps invétérée en France ; puis les quatre hommes sortirent, accompagnés des salutations de l'aubergiste. Double-Épée désigna au comte et au capitaine les chevaux qu'ils devaient monter ; puis tous se mirent en selle, et ils s'éloignèrent au grand trot par une rue latérale conduisant au Cours-la-Reine.

Mais, lorsqu'ils eurent perdu l'auberge de vue et qu'ils se crurent assez loin pour ne pas redouter d'être espionnés, ils firent un brusque crochet sur la droite, et partirent à toute bride à travers la campagne.

Ils galopèrent ainsi, sans ralentir leur allure et sans échanger une parole, jusqu'aux environs de l'abbaye de Longchamps. Là ils firent halte, mirent pied à terre, confièrent leurs chevaux à Macrombiche et à Boncorbeau auxquels ils recommandèrent de se

tenir prudemment sous le couvert ; puis ils s'enfoncèrent dans le bois.

Ils marchèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un tertre assez élevé, complètement dépourvu d'arbres, et situé au centre d'une vaste clairière.

— Là ! dit Double-Épée avec un sourire de satisfaction, lorsque le premier de tous, il fut parvenu au sommet du tertre et se laissant tomber sur l'herbe, je crois qu'ici nous pourrions causer tout à notre aise, sans craindre les « mouches » d'aucune sorte.

— Hum ! sais-tu que tu m'effrayes, mon garçon, dit en riant le capitaine ; corbieux ! quel luxe de précautions ! sommes-nous donc menacés d'un nouveau massacre des Innocents ? Je ne te croyais pas si prudent, filleul.

— Raillez, parrain, raillez ! j'aime mieux vous voir ainsi, cela me fait moins peur.

— Ah ! ça tu vas t'expliquer, n'est-ce pas ?

— Pardi ! j'y compte bien ; d'ailleurs, je suis venu tout exprès ici pour cela.

— Voyons, parle, et ne nous laisse pas plus longtemps le bec dans l'eau. De quoi s'agit-il ?

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. À ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un ½ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES EDITEURS.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois.

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,
Boite 1936, B. de P. Montréal. 4, Rue St. Jacques